# Théâtre Français. *Le Menteur*, *Le Malade imaginaire.*

Si je rappelle cette représentation déjà vieille, c'est pour faire quelques réflexions sur l'accueil qu'on a fait ce jour-là à la première comédie de Corneille, et au dernier chef-d’œuvre de Molière. La salle était presque vide ; mais cette solitude commune à tant d'excellents ouvrages sera bientôt une distinction et non pas un affront : elle distinguera les pièces des connaisseurs d'avec les pièces de la foule. Les pièces des connaisseurs n'ont la foule que lorsqu'elles sont jouées par les acteurs à la mode. Le mérite des ouvrages n'influe en rien par lui-même sur le nombre des spectateurs ; il n'est pas même besoin qu'une pièce soit amusante pour attirer les curieux et les gobe-mouches, dont la race s'augmente et pullule prodigieusement ; il suffit que la pièce fasse du bruit, et qu'on soit sûr d'y trouver du monde. Voilà les puissants motifs qui font lever en masse les oisifs de la capitale, et qui donnent une vogue passagère aux drames les moins dignes d'attention : cette curiosité vague, qui annonce le besoin des distractions bien plus que le goût du beau et du bon, est une des grandes plaies de la littérature.

M. Diafoirus dans l'éloge qu'il fait de son fils Thomas, remarque qu'il s'est toujours montré partisan des anciennes opinions, ennemi déclaré des nouveautés. Dans l'intention de Molière, cet éloge n'est qu'une dérision, un persiflage, un sarcasme sanglant contre la bêtise de Diafoirus père et fils ; mais ce que Molière nous donne comme un signe d'imbécillité et de sottise, est quelquefois le caractère de la sagesse et de la prudence. Il ne faut pas adopter légèrement les systèmes nouveaux et les prétendues découvertes dans les sciences ; la raison ne doit se rendre qu'à l'autorité de l'expérience et du temps, il n'y a que les esprits vains, légers et superficiels qui soient prompts à s'enflammer pour les nouvelles doctrines. Quelle vigoureuse et longue résistance les plus célèbres cartésiens n'ont-ils pas opposée aux calculs victorieux des newtoniens, dont ils étaient accablés ! Thomas Diafoirus a bien pu, sans trop compromettre son jugement, soutenir des thèses contre les *circulateurs*, c'est-à-dire, contre les partisans de la circulation du sang. Hervé, médecin anglais, auteur de cette découverte, l'avait cependant prouvée jusqu'à l'évidence par des expériences incontestables ; mais Thomas, sans être un sot, pouvait être un entêté, aveuglé par son attachement aux anciens docteurs de la médecine française. Combien de temps des médecins même très habiles n'ont-ils pas combattu l'émétique ! On ne le donnait, dans mon enfance, qu'aux malades désespérés : aujourd'hui, c'est par là qu'on commence le traitement d'un grand nombre de maladies. Mais si Thomas a pu, sans être un sot, soutenir des thèses contre les circulateurs, il n'a pu, sans se rendre ridicule, faire hommage d'une de ces thèses à la jeune demoiselle qu'il doit épouser ; c'est là qu'est le plaisant, le comique : le gros et long rouleau qu'il tire de sa poche n'est que de la farce.

On pourrait croire que la découverte de la circulation a beaucoup contribué à perfectionner la médecine : on se tromperait : la découverte est plus curieuse qu'utile. Hippocrate, sans connaître la circulation, a mieux connu et guéri les différentes fièvres que les circulateurs. Nos médecins, avec cette connaissance de la circulation, ne savent pas encore ce que c'est que la fièvre ; et depuis tant de siècles, on n'a pas été plus loin qu'Hippocrate dans les observations sur les caprices de cette maladie.

Erasistrate, sans connaître la circulation du sang, découvrit fort bien la fièvre amoureuse du prince Antiochus. Les découvertes dans les sciences sont rarement aussi bien constatées que celles de Hervé ; presque toutes ne servent qu'à flatter l'orgueil des savants. Ce que la société gagne du côté de la science, elle le perd du côté du bon sens, du luxe et des mœurs. Nous sommes meilleurs physiciens que les anciens ; mais si les anciens étaient des hommes meilleurs, tout l'avantage serait de leur côté. Si la médecine s'est perfectionnée, les maladies se sont multipliées ; les passions et les vices ont lutté contre les remèdes avec plus de force. Il est beau de savoir que c'est la terre et non le soleil qui tourne ; mais cette science n'empêche pas les têtes de nos savants de tourner. Il n'y a de découvertes utiles que celles qui rendent les hommes meilleurs et plus heureux. La nature a indiqué promptement aux peuples réunis en société les vérités nécessaires à leur bonheur et à leur conservation ; le reste n'est qu'en amusement ; et l'on peut dire en général de toutes les sciences exactes, qu'elles cessent d'être utiles au moment où elles commencent à faire honneur au savant. Dans les mathématiques, au-delà d'un certain degré où la science peut s'appliquer à nos besoins, le reste ne consiste qu'en recherches vaines, en abstractions, en calculs où l'on se perd. Le mathématicien ne s'enorgueillit que de ce qui ne peut jamais servir à rien : c'est là la genre de savoir qui le constitue savant, et ceux qui ne savent que des choses utiles sont réputés des ignorants.

La déesse de la sagesse ne pensait pas ainsi ; voyant que les dieux croyaient s'honorer en protégeant des arbres stériles, elle leur fit sentir qu'il y avait de la folie à tirer vanité de ce qui est inutile :

*Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

L'olivier, la vigne, et tout arbre fruitier, valent mieux assurément que les arbustes les plus rares et les plus chers. Jamais philosophe moraliste ne découvrira rien de plus nécessaire au bonheur de l'humanité que cette ancienne et touchante maxime : Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même. Toute la philosophie, toute la morale est renfermée dans cette admirable sentence ; il ne lui manque que d'être pratiquée.

Qu'on ne m'accuse pas de vouloir reproduire ici les déclamations de Jean-Jacques Rousseau contre les sciences et les arts ; je répète au contraire les idées d'un savant de profession, d'un membre des trois académies qui existaient alors à Paris ; je parle d'après M. de Fontenelle, secrétaire de l'Académie des sciences, qui dut aux sciences sa célébrité et sa fortune, et qui, par un accord bien rare, sut réunir au titre de savant celui de bel esprit et d'homme aimable. Or, ce Fontenelle, dans son dialogue d'Erasistrate avec Hervé, parle de nos grandes découvertes en homme de bon sens et de bonne foi, qui sait ce que vaut la science ; il vante nos progrès en physique ; mais il convient qu'une nouvelle étoile découverte dans le ciel, ne fait pas que les choses en aillent beaucoup mieux sur la terre : ces amusements de l'esprit lui paraissent à peu près inutiles. L'autorité de Fontenelle dans cette matière est la plus imposante qu'il me fût possible d'invoquer : lui-même faisait de la science un jeu de société ; il passait les plus belles nuits d'été à donner des leçons galantes d'astronomie à une jolie femme : quand un philosophe fait un pareil emploi de ses tête-à-tête, il rend assurément le plus bel hommage à la science en la faisant triompher de la plus douche et de la plus dangereuse des passions.

Puisque *Le Malade imaginaire* ne reparaîtra plus cette année, il faut en finir sur le chapitre des anciens médecins. La plus admirable à mes yeux, après Hippocrate, c'est Philippe, médecin d'Alexandre. Le malade boit sur la foi de son médecin accusé de trahison ; le médecin, fort de sa conscience, compte sur son art. Quel malade ! Et quel médecin ! Un médecin tel que Philippe ne pouvait se trouver que dans le siècle capable de produire un malade tel qu'Alexandre. Il est fâcheux qu'on ne connaisse pas la recette du breuvage miraculeux qui rendit la santé et la vie au grand Alexandre ; ce serait un bon spécifique contre les péripneumonies et fluxions de poitrine ; peut-être aussi le remède qui guérit Alexandre tuerait-il les malades d'une constitution faible.

À côté de Philippe, plus estimable encore par son caractère que par sa science, plaçons un certain Ménécrate de Syracuse, fameux par sa vanité et par sa folie. Enflé des guérisons merveilleuses qu'il avait faites, il en perdit la tête, et prit le nom de Jupiter-Sauveur ; il se fit un cortège de quelques-uns des malades qu'il avait guéris, déguisés, l'un en Apollon, l'autre en Esculape, un troisième en Hercule. Il écrivit à Philippe, roi de Macédoine : *Ménétrate-Jupiter à Philippe, salut*. Pour mieux s'amuser de l'extravagance de ce jongleur fanfaron, il l'invita à un grand repas, et lui fit servir sur une table à part de l'encens et des parfums, seuls aliments dignes de Jupiter. Ménécrate fut d'abord enchanté des honneurs rendus à sa divinité ; mais enfin, la fumée de l'encens et des parfums ne pouvant le garantir de la faim, il sentit qu'il était homme, et s'évada brusquement pour aller dîner chez lui avec des mets plus solides.

Galien, né à Pergame en Asie, est, après Hippocrate, le médecin le plus illustre.

Hippocrate dit oui ; mais Galien dit non.

Il avait composé plus de deux cents volumes, dont il ne nous reste qu'un petit nombre. Très faible de constitution, il prolongea sa vie jusqu'à l'extrême vieillesse, par sa frugalité et par son art. On dit qu'il se faisait suivre dans les rues part un esclave chargé d'habits propres aux diverses températures de l'air, et qu'il changeait en chemin de vêtements, d'après les variations de l'atmosphère. Que de contes en fait sur les grands hommes ! Il fut médecin de l'empereur Marc-Aurèle, et composa, dit-on, la thériaque pour guérir l'estomac de ce prince, qu'il ne guérit point.

Geoffroy.